

## Jacques Brault, Gilles Cyr, François Charron

Jacques Paquin

Numéro 125, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36654ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2007). Compte rendu de [Jacques Brault, Gilles Cyr, François Charron]. *Lettres québécoises*, (125), 44–45.

☆☆☆☆☆

Jacques Brault, *L'artisan*, Montréal, le Noroît, 2006, 122 p., 19,95 \$.

# Le poète qui prend soin de ses ombres

Depuis la parution de *Au bras des ombres*, le poète Jacques Brault publie des recueils qui donnent une extension plus grande à ce que recouvre la poésie.

Mais, et c'est ce qui le distingue des positions formalistes, sans jamais donner son congé à la poésie. Les neuf courtes sections qui composent cette dernière publication se lisent comme un éventail. Un éventail (forcément japonais) qu'on peut plier et déplier à son gré et selon l'ouverture désirée. Brault revendique, par le choix de son intitulé, le statut d'artisan parce que, pour lui, la littérature, ça se *bricole*. D'ailleurs, plusieurs titres de section disent à quel point les résultats de ce travail ne peuvent qu'être approximatifs : « Presque chansons », « Proses peut-être », « Quatrains comme ». C'est que le poète, qui s'autoreprésente en hibou sur la page couverture, affectionne les zones troubles, en particulier celles qui joignent le monde des vivants à celui des morts. Poète des petites choses, taoïste du grave et du léger, Jacques Brault écrit sans en avoir l'air, penché (perché?) sur des sujets qui peuvent apparaître pour le moins futiles. Non, mais, vraiment, a-t-on idée d'écrire sur « Ce que disent les fleurs »? Et pourtant, si comme on le dit, les tournants de siècles sont marqués par le superficiel, cette poésie est une invitation à cesser de sonner creux et à cueillir les choses simples. Rien de tel, alors, pour éviter les excès de profondeur, que la fabrication d'un herbier poétique :

*la vulgaire on la décoiffe on l'épouille  
sourit alors qu'on se porte des toasts*

*amourettes ou grand amour de Faust  
c'est la marguerite qui les effeuille (p. 33)*

Brault pratique « une écriture de cendre » (p. 91), mais pas lugubre pour un sou, qui surnage toujours au seuil de l'évanescence. Entre le « Tombeau » écrit à la mémoire de son ami Gaston Miron, dont il reprend des fragments de vers, et le « Relèvement » qui ouvre le recueil à la lumière d'une aube fragile, il y a une écriture admirable, subtile et virtuose tout à la fois. La dernière section en témoigne, dans laquelle cinq vers sont combinés pour créer chaque fois un poème différent, autre forme ludique du ressassement. Tout le recueil rend bien compte de cette mise à la main, de cette manipulation de la matière qui caractérise le travail de l'artisan. La porosité des genres est on ne peut plus évidente dans une série de proses où est



JACQUES BRAULT



JACQUES PAQUIN

évoquée la figure du poète portugais Fernando Pessoa, l'homme aux multiples identités littéraires. Jamais poésie et

prose, que pratique avec un même bonheur l'écrivain, n'auront paru aussi près l'une de l'autre : « Avec son éternel chapeau noir, son nœud papillon et sa gabardine sombre, il va, moustache stricte et lunettes rondes, il va silencieux et saturnien, traversant le désert des bruits et de la cohue... » (p. 51). Brault n'a cure des exigences frontalières. Dans le poème, tous les discours sont dédouanés. D'ailleurs, il n'est pas rare que le « hibou » lance un clin d'œil à ses lecteurs : « lorsque le ciel blanchit sous le crachin / toute ombre nous raye en vain pauvres zèbres » (p. 45).



Mais par-dessus tout, la poésie de Brault, dans ce recueil en particulier, tient à cette voix reconnaissable entre toutes, tantôt familière, tantôt étrangère, à égale distance de la mélancolie et de l'ironie : « Pour peu on se meurt puis on se marre. » (p. 43) La mort est cruelle et inéluctable et nous entraîne inexorablement vers la disparition. Mais nous ne sommes pas seuls, clame cette poésie, les morts bougent, parlent et parfois ils ont écrit. C'est ce qui explique la présence si forte des voix d'écrivains qui parsèment ou même organisent les recueils. Le poète est un passeur qui tisse des ponts entre la vie et la mort, la condition éphémère des vivants et la permanence des écrits.

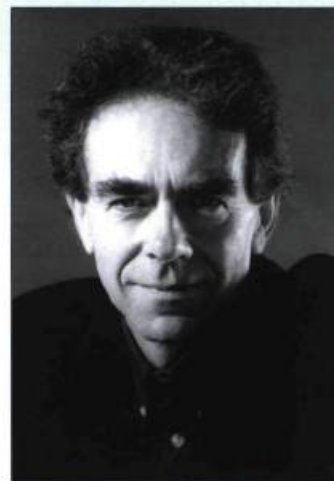
☆☆☆ 1/2

Gilles Cyr, *Fruits et frontières*, Montréal, l'Hexagone, 2006, 102 p., 12,95 \$.

## Qui s'y perd gagne

Depuis une bonne dizaine d'années, le poète Gilles Cyr utilise systématiquement la forme du distique pour quadriller le monde et ses matières.

Dans *Erika je brise* (2003), le poète écrivait : « Les mots du poème délimitent l'élément du monde. » *Fruits et frontières* trace un parcours, un aller-retour entre la traversée d'un paysage, d'un fleuve surtout, toujours changeant, et les fruits d'une exploration méticuleuse. Le poète s'embarque, et le lecteur aussi, vers une destination qui semble être l'Amérique du Sud mais peut-être pas



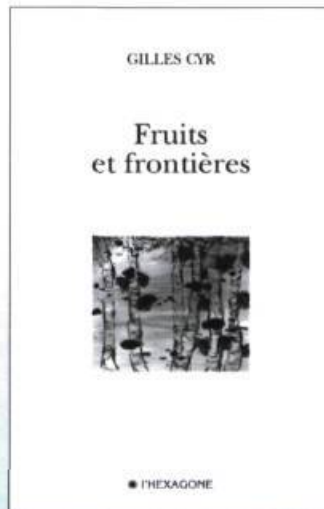
GILLES CYR

exclusivement. Les points de repère géographiques sont réduits au strict minimum, si bien que c'est peut-être l'égaré qui forme le véritable fil conducteur du recueil. Le poème, chez Cyr, tend à multiplier des fractions d'événements, il les fait foisonner en ayant recours à des bribes de dialogues, d'annotations qui disent le monde environnant tout en lui conservant son aspect forcément fragmentaire. Le sujet du poème réévalue continuellement ses supputations, qui varient à la mesure des métamorphoses d'un fleuve ne se laissant pas monter et montrer aussi facilement. Il est malaisé de citer cette poésie faite de lambeaux de conversations constamment découpés par les couples de vers :

*Où sommes-nous*

*région sèche par l'atmosphère  
humide par le sol*

*j'insère ce que tu dis*



*se développent lentement  
les parties souterraines*

*en surface ça bouge aussi*

*plusieurs chiendents  
ces grands opportunistes*

*reprenons au début (p. 33)*

Les vers de Gilles Cyr sont trop intimement liés à un discours de fond plus grand que le poème, et qui trouve sa singularité dans les interventions capricieuses du locuteur. Ce voyage quelque peu abracadabrante, cousu de segments épars, exerce tout de même une fascination chez le lecteur amené à reconstruire quelque chose à partir d'une multitude d'« événements terrestres », formule que j'emprunte à Paul Chamberland et qui convient parfaitement à cette forme d'écriture. Le poète « essaie des choses », réalise des « travaux légers », se livre à des expériences de terrain et en rend compte dans la turbulence d'un langage qui va cahin-caha. Roland Giguère écrivait qu'il fallait « ne jamais demander son chemin à qui ne sait pas s'égarer ». Gilles Cyr le sait très bien. Et le lecteur ?

☆☆☆ 1/2

François Charron, *Ce qui nous abandonne*,  
Montréal, Les Herbes rouges, 2006, 88 p., 14,95 \$.

## Les mots de la fin

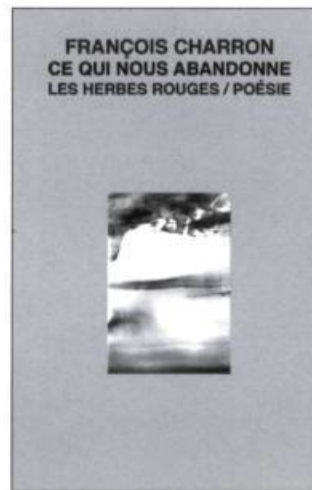
Le plus récent recueil de François Charron invite à lire, en filigrane des poèmes, l'expérience bouleversante de la mort du père.

Cette précision, donnée en quatrième de couverture (décidément, on aurait tort de les négliger !), influence certainement notre lecture du recueil. Sans cette indication, peut-être aurais-je rattaché les références, fort peu explicites soit dit en passant, à une méditation purement métaphysique sur la mort. Bien entendu, l'une n'exclut pas l'autre. *Ce qui nous abandonne* offre près de soixante-dix poèmes d'une page, sans sections. Cette brièveté inusitée montre que le poète a voulu encadrer l'émotion et la réflexion du deuil à la manière d'instantanés de pensées et d'images. Le poème éponyme, à mi-parcours du recueil, est troublant, par l'aveu qui est fait de notre aveuglement atavique face à la mort, en particulier celle des autres :



FRANÇOIS CHARRON

« Avion tournant vers on ne sait où, nous passons vivants dans ce qui nous abandonne. » (p. 47) Inutile de traquer l'intimité du poète. Le père lui-même n'agit pas en tant qu'interlocuteur privilégié. Nulle part, la figure du père n'entraîne une plongée dans l'enfance. La leçon, la méditation l'emporte sur le biographique. Ce serait plutôt la compagne qui jouerait le rôle médiateur : « Parce que tu es là, la réalité se nomme amour. » (p. 36) Ce « recueil noir surgi[t] au milieu du déluge » (p. 48) vacille et bascule dans des illuminations dont on peut douter qu'elles soient véritablement



libératrices : « À défaut de venir, les mots lumineux deviennent des sentiments compliqués où tu t'embrouilles et ton esprit se perd. » (p. 37) Par ailleurs, les questionnements prennent souvent la forme d'aphorismes qui égrènent l'angoisse du poète, tels des raisonnements qui permettent de se rattacher à l'essentiel : « On ne sait pas si l'on est soi ou le moule d'un autre. » (p. 68) Certains accents atteignent une charge lyrique inédite chez le poète : « Ô avec quel effroi on se jette sur la cassure qui saigne encore ! » (p. 24). Même le pont Mirabeau d'Apollinaire vient à la rescousse : « Et comme l'espérance est violente ! » (p. 40) Et la question du sacré, latente chez Charron, hante

épisodiquement les poèmes : « La descente a été longue et liturgique. » (p. 25) Le recueil joue ainsi sur des variations autour de la fin, mot qui pèse lourd chez un écrivain qui a choisi comme objet d'écriture l'infini du monde et la réflexion sur l'être. J'ai sans doute tort, mais je me serais attendu à une présence plus forte du père et j'aurais souhaité que, pour une fois, des mots simples et directs disent la relation avec le fils. Mais je sais, je sais : François Charron me rétorque que cette « histoire a déjà été écrite par quelqu'un d'autre, on appréhende que la matière n'est qu'un déguisement de l'infini » (p. 40). Là-dessus, il a le dernier mot.

### Erratum

Dans la chronique du numéro 124 de la revue, que j'ai consacrée au recueil de José Acquelin et Martine Audet (*Personne ne sait que je l'aime*), j'ai exprimé ma déception à l'effet que la lecture des poèmes, reproduits sur CD, soit faite par des voix masculines. Or, j'ai commis une erreur, il s'agit bel et bien des deux poètes interprétant leurs propres textes. Je m'en excuse auprès de l'éditeur et des deux auteurs.

Jacques Paquin